

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

INSERTIONS: Annonces: la ligne... Réclames: 20 c... Faits divers: 50 c...

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an... Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne...

Table with financial data: BOURSE DE PARIS 29 OCTOBRE, 30 OCTOBRE (Service gouvernemental), Actions Banque de France, Société générale, Crédit foncier de France, etc.

DEPECHE COMMERCIALES (Service particulier du Journal de Roubaix): New-York, 30 octobre. Change sur Londres 4.78; change sur Paris, 5.23 3/4...

ROUBAIX 30 OCTOBRE 1875. Cotons: Ventes 300 b. Marché calme, inchangé. Liverpool, 30 octobre. Cotons: Ventes 8,000 b. Marché calme...

Bulletin du jour. Le Petit Lyonnais nous apporte le compte-rendu de la réunion dans laquelle a été lue la lettre de M. Gambetta...

Veuilleton du Journal de Roubaix DU 31 OCTOBRE 1875.

LE PARDON DU MOINE PAR RAOUL DE NAVERY. XIX LES JOUEURS (Suite). Le sang reflua à son front, ses paupières rougissaient, ses mains paraissaient des mains de vieillard...

toire et l'amnistie des communards. Chacun, dans cette réunion, a parlé dans son sens et il n'a régné aucune entente parmi les assistants. Il paraît, du reste, que si M. Ordinaire n'assistait pas au banquet, c'est parce qu'il a des compétiteurs au Sénat et que sa candidature n'est pas en bonne voie. M. Ballue a porté un toast aux amis absents, faisant allusion aux condamnés de la Commune.

M. Feuillat, ex-président du conseil général du Rhône, que la Permanente a fait descendre cette année de son siège, a voulu sans doute reconquérir les bonnes grâces de ses juges et, au nom de quelques membres des corps élus empêchés d'assister au banquet, il a gourmandé les députés républicains du Rhône d'avoir laissé porter atteinte aux principes et aux libertés de 89. M. Guyot a relevé le gant et a repoussé la responsabilité que l'on cherche à faire peser sur des hommes dévoués aux idées républicaines et qui n'ont pas, comme d'autres, abandonné leur drapeau. Puis l'orateur a bu à la défaite du cléricalisme. La série des toasts a été close par une allocution de M. Mengin, rédacteur en chef du Progrès, en l'honneur du mandat impérial.

L'Inde. — VOYAGE DU PRINCE DE GALLES. — Brindisi, 24 octobre. — Mesdames et messieurs, ceci est une façon de prologue au récit d'un voyage que je vais entreprendre, tout exprès pour avoir l'honneur de vous le raconter familièrement, au jour le jour. Il y a déjà bien des mois, quelque chose comme quatre années, que ma bonne étoile me procure l'avantage de vagabonder à votre service. Que de promesses à travers l'Espagne, à Madrid, au sud, au couchant, au levant, mais surtout au nord dans la Navarre et les provinces basques!... Je me sentais devenir Espagnol à ce métier, tellement que la guerre civile avait fini par me paraître une chose naturelle et même un passe-temps salubre. Au quartier général de l'armée du Nord, j'étais l'unique point fixe devant lequel défilaient tous les états-majors, et Dieu sait qu'ils furent nombreux! J'y menais paisiblement, pour ainsi dire, une petite existence guerrière à laquelle je me résignais avec la patience d'un fataliste, et ce même, comme les campagnes de ce pays-là ne se mènent pas à grande vitesse, je comptais y faire de vieux os. Déjà j'entrevois le jour où l'on m'oc-

trierait une espèce de médaille de St-Hélène, lorsqu'un télégramme vint tout changer... Cette dépêche adressée par le chef du bureau de Tafalla à son collègue de Vitoria, disait textuellement ce qui suit (car elle vaut la peine d'être conservée: «Avons en mains depuis avant-hier télégramme urgentissime pour rédacteur Temps, faut-il transmettre? » Ma première pensée quand je vis cela (car on jugea nécessaire de me montrer l'objet avant de prendre un parti, comme si le cas était obscur), fut, bien entendu, de répondre: «Parbleu!» Mais comme tant de laconisme aurait pu blesser l'employé de Tafalla, peut-être aussi susceptible que prudent, j'allongeai quelque peu la sauce: je vous prie, lui dis-je, et même vous supplie, vous conjure de me transmettre immédiatement ma dépêche. Pour plus de sûreté je payai d'ailleurs la réponse, et grâce à des formes si polies, on ne me fit plus attendre qu'une demi-douzaine de petites heures. Or, il s'agissait d'un ordre absolu de revenir à Paris dans une minute de retard pour y rejoindre le prince de Galles et le suivre ensuite dans l'Inde. Ce n'était pas une petite affaire, comme vous voyez! Arriverai-je à temps? Ce maudit retard ne me ferait-il pas manquer une chance unique?... J'étais un peu troublé. Mais quand une aventure se présente, c'est perdre un temps précieux que de se lamenter et réfléchir. Je n'hésitai donc point et je courus chez tous mes amis de l'armée. «Adieu général, adieu brigadier, adieu colonel, adieu messieurs les officiers; j'ai à peine le temps de vous serrer la main, car je vais dans l'Inde et je suis pressé.» — Ah bah? — «Hélas! oui.» — Vous ne voulez donc pas voir la fin de la guerre? — «Si fait, mais rien ne m'empêche de faire le tour du globe en attendant. Bonjour, donc, messieurs, et amusez-vous bien. Je vous ferai visite à mon retour, dans six mois. Vous aurez tous avancé d'un ou deux grades au moins, et j'aurai le plaisir de vous féliciter en bloc.» Mes adieux faits, je cours à Miranda, je vends mon cheval au premier magagnon que j'accroche et me voilà filant vers Saragosse. En face d'Haro, les carlistes me fusillent un peu, mais qu'importe une volée de balles à un homme très-pressé. La seule chose intéressante pour moi ce jour-là était d'aller vite. Par malheur le gouverneur de la province venait justement d'interdire aux diligences de traverser les Pyrénées pendant la nuit. Comment! à l'heure où Paul l'express de Paris? Je télégraphie à Canfranc: «Préparez cheval et mulet pour ce soir, forcé passer portin, immédiatement, quelque temps qu'il fasse.» A Peau j'expédie une autre dépêche. «Envoyez-moi voiture à Urdois, forcé prendre express Paris; et ces télégrammes lancés, je monte joyeux en wagon. Mais crac! à peine nous sortions de Saragosse que notre locomotive se casse une patte: retard de deux heures. A Huesca, nouveau retard; je ne sais quoi; une histoire de mules enragées qui se battent et qu'on est obligé de renvoyer à l'écurie. Enfin cependant, j'arrive aux Pyrénées. «Un cheval! un cheval! où est le cheval?...» Désespérant de me voir arriver, on lui avait enlevé la selle. «Vous ne pouvez pas partir cette nuit, me dit-on, ne voyez-vous pas la tempête?» — «Je me moque de la tempête, mon bonhomme, tiens, voilà vingt francs, et

en route!» Quel voyage mes amis! Était-ce de la pluie, de la neige ou de la grêle? Je n'en sais rien, mais c'était horrible. On aurait dit que la montagne en colère avait juré de me faire manquer le train. Mais un vrai correspondant spécial finit toujours par vaincre la nature, même quand il n'appartient pas au New-York Herald. A six heures et demie du matin j'étais à Urdois, trempé, déchiré, crotté des pieds à la tête, éreinté mais non pas abattu. La voiture m'attendait. Allons, en route, en route, et plus vite que ça! Hélas! mes chevaux étaient des rosses. Il fallut distribuer de l'or aux postillons et des coups de trique aux quadripèdes. Si je n'avais pas été prodigue de ces deux sortes d'encouragement, jamais je ne serais arrivé... J'arrivai pourtant; mais quoi? Lorsque le guignon s'en mêle et qu'il s'acharne, le succès même se change en déroute. La première chose, en effet, que j'apprends à Paris, c'est que j'ai fait une dépense inutile de zèle et de forces en attendant tant de peine pour rejoindre le prince. J'étais bien arrivé avant lui comme je le désirais, mais cela ne servait à rien, attendu que pas un seul correspondant de journaux ne pouvait être admis à faire partie de l'escorte. Il s'en était présenté un si grand nombre, que pour ne pas faire de jaloux on les avait tous renvoyés, à l'exception du célèbre docteur Russell, rédacteur du Times, attaché à la personne de Son Altesse en qualité de secrétaire particulier. Tous les autres étaient déjà partis afin d'assister au débarquement du prince à Bombay!... C'est le docteur Russell lui-même qui me donna ces renseignements, mais il voulut bien ajouter, avec une bonne grâce parfaite, qu'il me conseillait de partir seul. «Profitez, me dit-il, de la prochaine malle, qui part de Brindisi lundi prochain 18 octobre, et si tout va bien, vous arriverez le 4 novembre à Bombay, où, d'après le programme officiel, nous ne devons arriver nous-mêmes que le 9. Vous aurez encore quatre ou cinq jours là-bas pour vos derniers préparatifs de voyage.» C'était évidemment parler d'or; sans hésiter une minute, j'arrêtai donc et je payai mon passage à bord du premier steamer en partance de la Peninsular and oriental steam navigation Company. Mais admirez s'il vous plaît la puissance du guignon!... Tout juste au moment où j'allais quitter Paris pour filer sur Brindisi, voici qu'on m'apporte une dépêche de Londres: «Pas de place à bord lundi prochain; ne pourrez partir que le 25.» Pour le coup c'en était trop, mais je ne voulais pas céder encore. J'offris de partir en seconde classe... Elle était plus pleine encore que la première!... «Eh bien, dis-je, donnez-moi un hamac, un coin quelconque, un trou; ferez-vous-moi dans les bagages, dans la soule au charbon; j'ai fait quatre ans la guerre en Navarre, que diable! et j'en ai vu de graves. Rien ne me fait peur aujourd'hui. J'accepte tout, absolument tout, pourvu que je parte.» Hélas! trois fois hélas! A mes offres passionnées, Londres ne fit qu'une réponse froide comme un arrêt de mort: «No accommodation possible!» Oh! les Anglais! «No accommodation possible!» Ce mot me renversa, me brisa, m'écrasa. J'étais vaincu. Mais par bonheur nous ne restons jamais longtemps à terre, nous autres gens de France.

Un homme survint qui me releva. C'était mon directeur et ami. «Partez quand même, dit-il. La malle du 25 doit arriver à Bombay le 11, c'est-à-dire deux jours seulement après le débarquement du prince qui, vous le savez, s'arrêtera deux ou trois fois en route. Vous ne souffrirez en somme que d'un retard de deux jours. Cela ne vaut pas la peine d'en parler. Quisait, du reste, si le prince arrivera là-bas à l'heure dite! On dit que le Serapis marche mal. Vous avez de la chance; vous le rattraperez. Partez, et pour vous consoler de vos malheurs, promenez-vous en Italie quelques jours, cela vous remettra.» Il n'en fallut pas davantage pour me convaincre. Ce qu'on m'avait dit était vrai, d'ailleurs, car je n'ai fait qu'entrevoir l'Italie, et déjà mes blessures sont fermées. La vieille enchantresse, toujours belle, toujours jeune, n'a dès le premier abord enivré de ses philtres tout-puissants. Quelques jours à Milan, quelques heures à Venise, voilà de quoi éclaircir l'humeur la plus noire; je le sais aujourd'hui par expérience. Mais aussi quel voyage féérique! Parti de Paris avec la pluie, j'arrive aux Alpes enveloppé des plus lugubres brouillards; j'entre par un temps affreux dans le tunnel du mont Cenis et je trouve à la sortie de ce gouffre immense un admirable pays tout inondé de lumière! A Milan l'Italie m'apparaît en habit de fête; partout des fleurs, des pavots, des orchestres, des girandoles de feu, sur des monuments admirables. A Venise, je la revois encore, moins tapageuse mais mille fois plus belle encore: là, le soleil était un peu voilé; il y avait de la mélancolie dans l'air, mais quelle mélancolie charmante! Quels effets gracieux! Quel coloris magique! J'ai tout voulu voir, et j'ai tout adoré. Venise, du reste, a bien voulu m'apparaître sous une forme humaine à l'heure même de mon départ. Elle avait pris les traits immortels et la chevelure divine de la maîtresse du Titien. Je l'ai parfaitement reconnue sur le quai des Esclavons au moment où je montais dans la gondole qui devait me conduire à la gare. Près d'elle se tenait le fantôme d'un vieux doge, déguisé en mendiant, mais si noble sous ses haillons qu'il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Je leur fis comprendre par mes gestes que je les avais reconnus et je leur criai, non pas adieu, mais au revoir, car Venise n'est pas de ces beautés que l'on se résigne à quitter sans esprit de retour. Maintenant, mesdames et messieurs, me voici à Brindisi, prêt à m'embarquer pour vous servir. Le Thibet, qui va me porter en Egypte, vient de s'arrêter au quai, en face de l'hôtel des Indes, et je vais lui faire ma première visite. C'est demain que nous partons. Puisse le récit de mon voyage vous distraire parfois et mettre en jeu vos imaginations. C'est là le vœu le plus cher que forme en ce moment votre seguro servidor que cuestas manos besu, comme j'aurais dit, il y a quinze jours, en Espagne. (Temps.)

jeune homme saisit le haut du corps du blessé, tandis que Tote le soulevait par les pieds. — Senor Miguel, dit le serviteur, que voulez-vous faire de ce malheureux? Le porter chez moi, répondit le jeune homme. — Le premier venu, un misérable, peut-être! — A coup sûr, un blessé ayant besoin de soins. Tote ne répliqua rien, et aida son maître à porter Lello. Tous deux venaient de franchir le vestibule, quand la clarté de la torche tomba pleinement sur le visage de l'agomisant. — Lello Lelli! s'écria Miguel. — Vous le connaissez? demanda le domestique. — Oui, répondit Miguel, d'une voix sourde, oui, je le connais... cet être est l'instrument du malheur et du crime. — Comme vous tremblez, maître! dit Tote; si la vue de cet homme vous répugne, nous pouvons le remettre où nous l'avons pris... Aussi bien, je le crois presque mort. Un sourd gémissement de Lello prouva qu'il restait au misérable un souffle de vie. — Non, dit Miguel en faisant sur lui-même un violent effort, non, ren-

donc lui les soins indispensables... il respire, nous n'avons pas le droit de le jeter sur le pavé... qui sait, d'ailleurs, si le ciel ne récompensera pas notre charitable action en faisant jaillir la vérité de cette bouche à demi-glacée... Montons vite, Tote, les forces du blessé s'épuisent, et tu t'en souviens, il a demandé un prêtre. La torche éclairait suffisamment l'escalier pour qu'il fût facile de le gravir, et d'ailleurs la lumière jaillissant de la pièce occupée par Miguel avant l'assassinat de Lello, laissait passer la clarté vive d'une lampe. Les deux hommes montèrent avec précautions, puis arrivés dans l'antichambre il déposèrent le corps inerte sur un divan. Aucun d'eux n'osant arracher la lame du poignard de la plaie, en attendant que le chirurgien il fallut placer Lello la face tournée du côté des coussins. Le misérable se plaignait sourdement, et ses souffrances devaient être horribles. — Préparons mon lit, dit Miguel. (A suivre.)

LETTRÉS DE PARIS Correspondance particulière du Journal de Roubaix. Paris, vendredi 29 octobre. Le manifeste de M. Gambetta est étonnant par tous les journaux; mais il produit en somme peu d'effet. Sa préférence pour le scrutin de liste était connue, et quant à sa république idéale à laquelle la moitié de sa lettre est con-